l'infaillible assurance, ce jour ne se fera pas longtemps attendre. L'histoire ne taira pas la démarche que j'ai faite. Elle laissera tomber sur un si éle. injust tout le poids de ses inexorables arrêts. ignorez, vous ne permettrez pas toujours un iniquité triomph : sans recourir ici-bas, vous ordonnerez à la justice du temps de précéder la justice de l'éternité.

— O — O — O —

LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE CHARTRES, SUR LE DERNIER RAPPORT DE M. THIERS.

Monsieur le Rédacteur, — Dans le dessein où je suis d'examiner le dernier rapport de M. Thiers, non sous le point de vue de son style, dont on connaît la facilité, l'agrément, l'élégante et lumineuse précision, mais relativement au plan, au but, à la conclusion d'une pièce si mémorable, je remonterai d'abord jusqu'à des principes qu'on ne saurait contester.

Un corps enseignant est une institution tout à fait dans la société humaine. Tout ce qui est extérieur, matériel, du ressort des sens et des intérêts ordinaires y tient une forte petite place. Pour me servir d'une expression employée ailleurs dans un sens plus élevé, un corps chargé de l'enseignement n'est qu'une voix, un organe destiné à transmettre des connaissances précieuses, souvent nécessaires, une intelligence qui, après s'être repliée sur elle-même pour se pénétrer de tout ce qui est grand, beau, vertueux, utile, répand sur la génération naissante ce trésor de pures lumières qui passe de main en main jusqu'aux âges suivants. Un grand appareil, une effrayante multiplicité de ressorts et de rouages est au moins inutile dans un établissement de cette nature. Tout est bon de la part des instituteurs de la jeunesse, ou du moins ils laissent bien peu à désirer du moment qu'ils savent transmettre des vérités et des vertus à ceux qu'ils dirigent et qu'ils instruisent. J'en conclus (et cette conséquence me paraît évidente) que lorsqu'on est appelé à juger un corps enseignant, à prononcer sur son mérite et sur ses défauts, en un mot, à rendre compte du bien ou du mal qu'il peut faire, des services qu'on doit en attendre, ou des malheurs qu'il peut préparer, c'est à l'examen scrupuleux et profond de ces doctrines qu'il faut s'attacher. L'attention peut se défendre et se relâcher sur d'autres points, mais sur celui-ci la négligence ou l'omission est infiniment regrettable ; elle peut dans certains cas, perdre une nation, la dépouiller de sa gloire, la plonger dans un abîme de maux.

Or, M. Thiers (j'en dis autant de M. le duc de Broglie) n'a-t-il appliqué sa vive pénétration à étudier, à approfondir, à saisir quelquefois, à travers l'équivoque et le déguisement, les doctrines dominantes dans notre corps de l'université ? J'affirme que non, et je m'exprime ainsi sans hésiter, parce qu'il est impossible que des excès et des égarements si affligeants, sur tout ce qu'il y a de plus incontestable et de plus sacré, eussent échappé à un homme de tant de perspicacité et d'esprit. Comment démontrer le caractère lamentable et fatal des doctrines dont nous parlons ? Hélas ! nous l'avons fait mille fois. Mais la discussion récente de la Chambre des Pairs jette, d'une conséquence infinie, un jour tout nouveau et le plus éclatant qu'on puisse désirer. Qu'on daigne me lire, et le bandeau tombera des yeux mêmes les plus révenus.

Dans la séance du 30 avril, M. le vicomte de Ségur-Lamoignon a cité plusieurs passages de M. Cousin, où il est déclaré que la philosophie (évidemment la philosophie éclectique) est au dessus de la révélation due au Sauveur du monde. Je m'arrête à un seul de ces passages qui reproduit tous les autres sous une forme dont l'orgueilleuse audace égale la précision. *La philosophie est patiente... heureuse de voir les masses, le peuple, c'est-à-dire à peu près le genre humain tout entier entre les bras du catholicisme, elle se contente de lui tendre doucement la main et de l'aider à l'élever plus haut en soi.* (Introd. à l'Hist. de la Phil. 2. leç. p. 59.) Quel disciple de l'Évangile (et M. Cousin avoue qu'ils sont innombrables), quel chrétien ne serait frappé de stupeur et de scandale à la vue de cet air de supériorité et de protection que prend le professeur à l'égard de presque tout le genre humain courbé devant la croix, et qui sans doute avait eu de bien fortes raisons pour sacrifier toutes ses passions au pied de ce bois auguste ? Quel monstrueux orgueil de penser qu'il en sait plus que tous les siècles, que tous les peuples, que tous les grands hommes qui ont adoré Jésus-Christ ? Où sont-ils ces grands génies, ces artisans du bonheur du monde, ces peuples chrétiens réduits en cendres ? Que ne peuvent-ils briser les liens de la mort et sortir du tombeau ? Ils verraient tout à coup apparaître la gloire et les titres plus que divins du chef de l'éclectisme ! Celui-ci leur tendrait la main avec un doux et admirable condescendance pour les faire monter dans une sphère de lumière dont il serait le foyer, et où tout ce qui a été cru et révéré jusqu'à nous viendrait s'élever et s'évanouir. Enfin, quelle inexplicable indignation ne soulève pas l'auteur de la philosophie la plus ténébreuse, la plus déraisonnable et la plus impie qui ait jamais vu le jour, quand on le voit prendre le pas sur un être immortel qui est la science créée, et dont il se flatte follement d'agrandir et de perfectionner l'ouvrage ? M. Cousin prétend que nous sommes des fous et des insolents (*Moniteur* du 23 avril), des aveugles et des orgueilleux. Ah ! cet écrivain, s'il entrevoit seulement l'énormité de l'excès où il se livre, que ne se hâte-t-il de réclamer pour lui-même les qualités qu'il nous suppose, en y ajoutant une énergie et une étendue proportionnées à la distance qui sépare un Dieu du néant de ses créatures.

L'oracle de la nouvelle école a voulu répondre à M. de Ségur. Mais il n'a fait que battre l'air de quelques paroles retentissantes et évasives. Toute sa réponse s'est réduite à dire qu'il a toujours distingué la philosophie de la théologie. Qui le conteste ? On en convient. Mais la question est-elle là ? Qui oserait le dire ? Oui, il les a toujours distingués ; mais

pour assigner constamment la gloire de la prééminence et de la supériorité à ses systèmes impies sur la révélation divine, qui est l'objet de la théologie. Voilà sa pensée consignée, inculquée dans tous ses livres, et il ne l'a point retractée. Ainsi M. de Ségur, avec une fermeté de caractère et de jugement que n'ont point troublée les plaintes bruyantes de son adversaire, s'est-il écrié que la vaine apologie que l'on venait d'entendre *laisssait ses accusations entières* (*Moniteur* du 1er. mai) et qu'aucun de ceux n'en avait détruit la force ni même éludé le poids accablant.

Oui, M. de Ségur a très fidèlement exposé le système général du nouveau système électique et de ses adeptes. Ils veulent qu'un rationalisme qui n'est au fond que le contre-pied et le fléau de la raison, supplantant Jésus-Christ. Suivant eux, point de médiation surnaturelle, point d'incarnation divine point de salut opéré par le sang d'un Dieu. Savez-vous ce qu'ils mettent à la place ? Quelques mots vont vous l'apprendre :

« La raison humaine est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme, ce logos de Pythagore et de Platon, ce Verbe fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble (*Frag. phil., préf., p. 78*). » Voulez-vous une exposition non moins sail lante de la même doctrine ? Elle est du traducteur le plus scrupuleux et le plus fidèle de toutes les pensées de M. Cousin, de M. Damiron, dont le traité de philosophie court tous les collèges avec le sceau du privilège et de l'autorité. Voici ses propres termes. Après avoir parlé d'une révélation naturelle qui n'a aucun rapport avec celle que la foi nous indique, il ajoute : *Dieu a produit, et puis il a instruit. Non qu'à cet égard il ait pris visages et corps, et ait affecté telle ou telle forme ; tout ce qui s'est dit de semblables sur cette matière est, à notre sens, figure sainte et poésie* (*Ess. sur l'hist. de la Phil. tom. 2, p. 219*). Assurément, le dogme chrétien de l'incarnation n'a jamais été rejeté d'une manière plus claire et plus tranchante.

Que conclure de ces passages et de plusieurs autres que nous sommes forcés de supprimer ? Le voici. S'il y a quelque chose d'avéré et d'indubitable, c'est que l'école électique, dont tous les jeunes gens de France doivent prendre la tâche et obtenir le suffrage, s'ils veulent être quelque chose dans ce monde, nie formellement la divinité de Jésus-Christ.

Mais quoi donc ! Il y a des gens qui frémissent de rage quand nous énonçons ce fait, dont aucun des hommes instruits qui ont lus les livres où la nouvelle école a déposé ses dogmes fondamentaux, n'a jamais douté ; on criminalise notre zèle, on va même jusqu'à tenter contre nous des accusations et à nous poursuivre. Nous attaquons l'Université, dit-on, et c'est un corps reconnu. Mais le christianisme, mais ses ministres, mais ses diacres, qui remplissent presque la France entière, ne sont-ils pas instruits dans la Charte et mis sous protection ? N'ont-ils pas le droit de venger, du moins par leurs plaintes publiques et par leurs écrits, le Dieu qu'ils adorent ? Jésus-Christ, après dix-huit siècles d'amour et de culte, vient-il donc d'être effacé de la Charte française ? Où est la loi qui le frappe et le bannit ? Il est vrai, un professeur fameux, contempteur du Christ, se montre élevé sur un trône académique. Du haut de ce trône il parle avec empire et avec fierté, comme le roi des intelligences. Il se glorifie de donner l'impulsion et la loi à ce qu'il y a de plus grand, de plus important dans les études de la jeunesse. Il dit vrai, cette gloire lui est en effet déferée. Il souffle sur les professeurs, sur les enfants de la France qui les écoutent, et il les remplit, les enivre de ses doctrines, que toutes les passions, déchaînées par elles, rendent chères et douces à un âge bouillant et que tout frein importune. Parmi les élèves plus âgés des collèges, aucun n'échappe à ses enseignements. Les autres suivront, et d'avance, il sont empressés et fiers d'adopter, les sentiments de leurs aînés. Ainsi la désolante contagion se répand dans toutes ces jeunes âmes. Une contrainte sinon ouverte et brusque, du moins morale, déguisée, mille fois plus efficace que la violence, fait entrer dans ces cœurs sans défense tous les poisons du scepticisme et de l'incrédulité. L'éclectisme, se flattant d'entraîner à sa suite Jésus-Christ vaincu, s'applaudit et triomphe. A-t-on jamais vu un peuple qui, par une voie aussi perfide et aussi sûre, préparât la ruine de ses autels, chassât son Dieu et même toute divinité de son sein ? Où est la Charte ? où est la liberté de conscience ? où est la raison ? où est le sentiment de l'avenir le plus palpable et le plus effrayant ? Une partie du moins de notre nation n'est-elle plus qu'un peuple d'enfants ivres d'un orgueil et d'un athéisme précoces, qui vont se jeter la tête baissée dans des abîmes qu'ils voient, qu'ils touchent, qui doivent infailliblement les engloutir.

Je continuerai dans une prochaine lettre ces réflexions sur le rapport de M. Thiers.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CLAUD-HIP. EV. de Chartres.

Chartres, le 25 juillet 1844.

— O — O — O —

PENSIONNAT DES DAMES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES.

On écrit au *Canadien* :

Le 29 et le 30 du mois dernier eurent lieu les examens des élèves du pensionnat des Dames Ursulines aux Trois-Rivières, en présence de Monsieur Cooke, Grand-Vicaire du Diocèse, de plusieurs autres Prêtres ainsi que des notabilités de la ville et des environs. Ces jeunes demoiselles paraissent avoir mis à profit tous les instants de l'année qui vient de s'écouler, s'il faut en juger par leur facilité à répondre sur les matières qui ont fait l'objet de leurs études. Les classes élémentaires déployèrent avec avantage leurs connaissances en grammaire, en arithmétique, en géographie, etc. tant en anglais qu'en français. Puis vint le tour des élèves les plus avancées ; de